

Une haine venue de loin

> PAR RICO RIZZITELLI, À CRACOVIE (POLOGNE)
> PHOTOS PATRICK ARTINIAN

C'est un des matches les plus chauds d'Europe. Le derby entre les deux équipes polonaises de Cracovie, le MKS et le Wisla, a fait une douzaine de morts depuis 2000. Héritée des fractures de la Deuxième Guerre mondiale, la rivalité entre supporters est toujours plus violente.



D

D'UN CÔTÉ DE L'AVENUE MARSZ FOCHA, au musée de la ville, il y a ce tableau de Roberto Matta qui indique, prophétique, « où loge la folie ». De l'autre, juste en face, le Pilsudski Stadium, l'ancre du MKS Cracovia. Comme un début de réponse. Ce samedi 21 septembre, les Pasy (« rayés ») y accueillent leurs frères ennemis du Wisla Cracovie pour un 186^e derby entre les deux plus vieux clubs du pays. Cette guerre de clochers dure depuis 1908, deux ans après leur création.

Dans cette métropole cosy de 750 000 habitants, la haine est palpable dès qu'il est question de *Swieta Wojna*, la « Guerre sainte ». Un label surgi des années 30, une légende qui s'est façonnée à l'ancienne, par la tradition orale. « Ici, tu sais vite si tu es Wisla ou Cracovia. Dès l'école ou dans ta famille, précise Krzysztof, 29 ans, ingénieur à Varsovie, revenu incognito soutenir le Wisla dans sa ville natale. Ce n'est même pas un choix, c'est une évidence. »

15 heures, quelques dizaines de fans épars se pressent devant le Pilsudski Stadium. Sur le parvis, des panneaux annoncent une expo sur « Jean Paul II et le sport ». Un hélicoptère de surveillance rompt soudain la quiétude ambiante de ce dernier jour d'été. Un millier de policiers s'ébroue à trois heures du coup d'envoi. Comme s'ils n'attendaient

qu'un signe, des centaines de Pasy déboulent en même temps. Parmi eux, il y a des membres du Grupa 100, des Anty-Wisla, du Jude Gang. La plupart avec le maillot du MKS, blanc rayé de rouge ; d'autres arborent des survêts à capuche – tous en noir. « Il y a toujours un rencard secret avant et on va au stade en groupe au cas où », raconte Michal, 21 ans, « dans l'import-export », explique-t-il sans rire, un mégaphone en main.

« Beaucoup sont habillés en noir pour passer inaperçus s'il faut se battre, décrypte Wladimierz, 32 ans, du Grupa 100. La loi polonaise interdit de se masquer le visage dans des lieux publics mais ici, c'est un no man's land. Il y a moins d'affrontements maintenant à cause de la police omniprésente, de la vidéo. Ça se passe ailleurs et toute l'année... »

Depuis toujours, les fans du Wisla (rapport au fleuve qui sinue à travers la ville, la Vistule) effectuent à pied les 600 mètres qui séparent leur stade Henryk Reyman de l'enceinte de leurs ennemis intimes. 15 h 30, les alentours de l'arène du Biala Gwiazda (l'Étoile blanche) sont déserts. Pas un bruit. On se croirait dans un western de Henry Hathaway dans l'attente des Indiens. On suppose qu'ils vont arriver mais personne ne les voit.

Un chant, bref et puissant, déchire alors le silence. Les Indiens sont là, ils longent le parc Jordan, escortés par la police et des chiens. Deux générations d'ultras. Les plus jeunes sortent de l'adolescence, les plus âgés ont la quarantaine rugissante. Bombers ou blousons Stone Island en guise de panoplie. Mines renfrognées, regards hostiles, presque tous en noir. Leur façon à eux de porter le deuil de leurs adversaires... ■■■

Pour Henryk Kasperczak, ancien entraîneur du Wisla, la violence a redoublé entre les deux clubs rivaux ces vingt dernières années.





Les Skarks, supporters ultras du Wisla, traversent le parc Jordan pour se rendre au Pilsudski Stadium, le stade du Cracovia. Encadrés par la police, ils resteront parqués pendant une heure derrière un grillage avant de pouvoir gagner leur tribune.





Survêtements noirs, capuches sur la tête, visages à moitié masqués par une écharpe, c'est la panoplie des ultras afin de ne pas être identifiés par la police en cas de rixes.



Quand ils traversent la mince étendue de pelouse qui mène au stade, ils allument des fumigènes, chantent et déploient leurs drapeaux. Les fans du Wisla patientent sous un déluge d'insultes de ceux du Cracovia, séparés par un cordon policier. Les forces de l'ordre se démènent pour les faire entrer à coups de matraque dans un vaste enclos métallique. Ils y patienteront une heure avant d'accéder à leur tribune. « Ils nous mettent en cage comme des animaux parce qu'on aime se battre mais ici, ça existe depuis toujours. C'est ce qui te définit en tant qu'homme. Toute l'histoire de notre ville ne dit que ça... » dira plus tard Mariusz, 37 ans, comptable et ultra du Wisla.

À Cracovie, le poids du passé se retrouve partout. Dans l'architecture, la puissance de l'Église, la cuisine politique, jusqu'à ce conflit centenaire entre supporters des deux camps, qui se détestent depuis toujours sans plus trop savoir pourquoi. Longtemps, les lignes de fracture ont été claires. Proche de la mairie, fondé par la bourgeoisie d'affaires juive, le Cracovia est d'abord le club cosmopolite des beaux quartiers. Il gagne quatre titres avant que les soubresauts de l'Histoire ne viennent rebattre les cartes.

Après la Deuxième Guerre mondiale, le Wisla, porté par un nationalisme exacerbé et proche des ouvriers de la périphérie, devient l'émanation de la Milice, la police politique du PZPR, le PC polonais. Entre-temps, 90 % des juifs de Cracovie ont été exterminés par les nazis. Trois ans plus tard, le Cracovia – cruelle ironie – remportera un dernier titre avant de plier sous le joug du Wisla, 13 fois champion, boosté par ses accointances politiques. « Même s'il y a toujours eu une forte



tension entre les deux clubs, comme à Belgrade entre le Partizan et l'Étoile Rouge, pour la suprématie de la ville, ça n'avait rien à voir avec la violence de ces vingt dernières années », se souvient Henryk Kasperczak, 67 ans, coach du Wisla entre 2002 et 2005.

La rivalité a pris un autre tournant dans le vide idéologique des années 90. Les supporters se radicalisent sur le modèle anglais. « Jusqu'alors, c'était beaucoup de folklore. Bien sûr, on se battait un peu, on se menaçait de mort. Les nôtres insultaient ceux du Cracovia : "Juden, juden !" ("juifs"). Eux nous traitaient de "psys" (littéralement "chiens" ou "flics" ou supporters du Wisla dans l'argot local). Ce n'était pas malin, mais c'était un jeu de rôles, un truc de gamins. Bien vite, c'est devenu incontrôlable avec les agressions en ville et les *ustawki* (des combats clandestins en groupes dans des lieux isolés) », déplore Krzysztof, l'ingénieur qui a migré à Varsovie.

Une autre étape est franchie quand les deux clubs de Cracovie refusent de signer « l'accord de Poznan », en 2000, sorte de pacte de non-agression des hooligans polonais, qui prévoit l'abandon des armes lors des fameux *ustawki*. Dans les années 2000, une douzaine de personnes vont perdre la vie avec en fait marquant l'assassinat, en janvier 2011, ■■■

Le Cracovia a été fondé en 1906 par la bourgeoisie d'affaires juive de la ville. C'est le club des beaux quartiers. Quand le Wisla a longtemps été tenu par la police politique communiste.

« ILS NOUS METTENT EN CAGE
COMME DES ANIMAUX PARCE
QU'ON AIME SE BATTRE »

Mariusz, 37 ans, comptable et adhérent des Ultras Wisla

« LES CRACOVIENS NE MEURENT PLUS D'AVOIR SOUTENU LEUR ÉQUIPE MAIS PARCE QU'ILS SONT LIÉS AU CRIME ORGANISÉ »

Agnieszka Szczygiel, adjointe au porte-parole de la police de Cracovie

de Tomasz Czlowiek, un des leaders du kop des Pasy, victime d'une cinquantaine de coups de lame. La rumeur attribue le meurtre à des hooligans du Wisla mais rien n'est confirmé. Pour Karel, 38 ans, un ancien adepte de la batte de baseball côté Cracovia, désormais rangé, le problème s'est déplacé : « Les plus radicaux sont devenus des gangsters. Tu gagnes bien mieux ta vie avec la came, le trafic de stéroïdes ou les bagnoles volées... Désormais, les morts sont liés à tout ce business sauf quand les gamins s'en mêlent. Ils sont incontrôlables, ils veulent prouver... » Ce que confirme, à sa façon, Agnieszka Szczygiel, l'adjointe au porte-parole de la police de la ville : « Les Cracoviens ne meurent plus d'avoir soutenu leur équipe mais parce qu'ils sont liés au crime organisé. Le stade est devenu un champ de recrutement pour des chefs qui ne s'intéressent pas ou plus au football. Ils cherchent les "petits soldats" susceptibles d'intégrer leurs rangs. »

18 h 30 : 15 000 fans du Cracovia sautent et chantent. Ambiance de feu pour un spectacle somme toute médiocre. Pour cette 8^e journée de l'Ekstraklasa, le Championnat polonais, le Wisla, 3^e et invaincu, fait la course en tête (Michal Chrapek, 31^e minute) sans que cela ne bouleverse ses supporters. Malgré le vide qui les sépare, ils échangent insultes,

bouteilles, portables et pétards avec les Pasy, venus au plus près d'eux, au-dessus des policiers. Avant le match, le DJ a joué, comme toujours, l'hymne du Cracovia, anti-Wisla... Et l'arbitre a attendu la fin pour donner le coup d'envoi. Kasperczak s'irrite : « Dans cette chanson, il est question de mettre le Wisla plus bas que terre. Comment voulez que ça se calme ? »

En fin de première mi-temps, le kop en fusion des Pasy a déployé une bâche avec le nom de Czlowiek et cette phrase : « Dieu pardonne, pas le Cracovia. » À intervalles réguliers, la police balance du gaz lacrymogène sur les plus excités de deux camps pour calmer les esprits. L'équipe hôte (11^e du Championnat) finit par égaliser dans un torrent de décibels. Un nul qui arrange tout le monde. Quelques Pasy tentent de forcer le barrage qui les sépare de leurs adversaires. En vain. L'un d'eux est exfiltré sur la pelouse. « Il n'y a eu que 14 arrestations et aucun incident majeur. Depuis qu'on y a mis les moyens, il y a cinq ans, on contrôle bien la situation », juge Agnieszka Szczygiel.

Un optimisme qui n'est pas partagé par tout le monde. Le lendemain, à Nowa Huta, tout près de la place Ronald-Reagan (ex-place Lénine), au milieu d'innombrables barres d'immeubles où cohabitent les différentes tribus des deux clubs, Gabor, un étudiant de 20 ans, voit les choses différemment : « Les seuls moments de trêve, c'est quand l'équipe nationale joue. On est tous patriotes. Le reste du temps, je tais que je suis un fan du Cracovia. C'est vite dangereux. Les cicatrices de l'histoire ne se refermeront jamais. Ça ne s'appelle pas la "Guerre sainte" pour rien. C'est un truc mystique, limite irrationnel... » ■

RICO RIZZITELLI

La provocation est la règle. Les Pasy du Cracovia traitent leurs rivaux de « flics » ou de « chiens » quand les supporters du Wisla n'hésitent pas à proférer des insultes antisémites.





Dans chaque camp, il faut calmer la violence latente des supporters à coups de gaz lacrymogènes. La police procédera ce samedi-là à quatorze arrestations.

